

FEMME À MAINTENIR SÉPARÉE

La prison, le genre
et la violence de l'inclusion



Avant toute chose, un avertissement : ce texte est écrit par et pour des personnes queers et leurs ami-e-s. Il a pour intention de contribuer au débat autour de l'inclusion et des identités, où la validité des personnes queers n'est pas questionnée. Quiconque utilise ce texte pour contribuer à de l'homophobie ou de la transphobie est un foutu crétin.

Quand la porte de la cellule se referme enfin, quand le bruit métallique des clés s'éloigne, tu sais que t'iras pas plus loin aujourd'hui. Enfin tu peux relâcher ton souffle, seul-e avec ton matelas, et être dans ton propre corps à nouveau, ton corps qui n'est plus un problème à résoudre ou une question à laquelle répondre. Simplement ton poids familial sous la couverture, où tu peux trembler encore et encore, et essayer de dormir et de te préparer à ce qui va venir .

J'ai fait de la taule autant dans des prisons pour hommes que pour femmes, et j'en ai beaucoup appris sur le monde dans lequel on vit. Sur le genre et sur comment l'État le perçoit, et sur la façon dont le genre est une forme de contrôle. Ici, dans le territoire appelé Canada, l'État a changé ses règles sur la façon dont ses institutions traitent le genre il y a de ça quelques années. Il a ajouté «l'identité de genre» à la liste des «catégories protégées», comme la race ou le sexe, dans le projet de loi C-16¹. Cela signifie qu'il a fallu s'informer sur comment respecter l'auto-identification de genre.

Dans le monde austère et violent de la prison, la fragilité de ce cadre progressiste du genre apparaît clairement. La société canadienne a une approche – officiellement – positive de la différence, à travers l'inclusion de diverses identités basées sur l'auto-identification. C'est en grande partie le résultat de luttes, mais nous devons aussi être capable de le critiquer pour continuer à lutter pour un monde sans prisons et sans la violence du genre. On se penchera plus tard dessus dans le texte, mais adopter nous-mêmes la vision purement positive de l'identité de genre que véhicule l'État peut nous mener à une compréhension simpliste de (l'hétéro-)sexisme et à défendre les projets de l'État contre les réactionnaires, alors que nous devrions les attaquer à notre façon².

Se faire identifier

La prison est l'un de ces rares espaces restants où l'État continue à s'impliquer ouvertement dans la catégorisation des gens par le genre, et à les exposer à un traitement différencié sur cette base. Allongée sur ce matelas merdique, j'étais dans une cellule de l'unité d'isolement de la section femme de ma prison régionale après avoir été identifiée comme trans. Les gardiens m'avaient cuisiné sur mon genre et ma sexualité pendant à peu près deux heures jusqu'à ce que je sois en pleurs, ce qui était horrible, puisque j'essaye d'habitude de ne pas leur montrer grand-chose.

Au niveau humain, je ne pense pas qu'ils agissaient avec malveillance. Le processus était nouveau, la plupart d'entre eux ne s'en étaient jamais chargé avant et ils ne connaissaient probablement aucune personne trans. Et beaucoup des questions posées n'étaient pas les questions officielles. Quand le gardien derrière le bureau s'arrêtait pour taper quelque chose, l'un de ceux sur le côté intervenait avec curiosité : « Donc tu ne t'identifies comme rien, mais tu aimes les hommes ou les femmes ? Tu dois choisir. » Et alors le gardien au bureau continuait « Donc si tu es en surveillance étroite en cas de risque de suicide, et on t'a retiré tes vêtements, tu veux être surveillé par qui sur caméra, un homme ou une femme ? »

Comment tu t'identifies ? Identifie-toi ! Il y a deux portiques de détection menant à deux différentes incarcérations, tu dois t'identifier de façon à ce qu'on sache lequel utiliser.

La pression pour s'identifier avait commencé juste avant l'aube ce jour-là, peu de temps après les détonations des grenades assourdissantes quand les flics avaient enfoncé notre porte. J'étais nue sous un drap, les poignets attachés par des serflex, surveillée par un flic masqué en tenue de protection avec un fusil d'assaut à la main, quand un flic habillé plus normalement est entré. Il m'a annoncé les chefs d'accusation, et m'a ensuite demandé si je préférais qu'un flic homme ou femme me regarde m'habiller. J'ai dit que je m'en fichais. Il est parti chercher une flic femme et a coupé les menottes. Je passais en revue mes vêtements à la recherche de quelque chose qui serait à la fois féminin et chaud, puis j'ignorais leurs sommations pour me dépêcher alors que je me maquillais.

Au commissariat, je gardais un visage fermé alors que le policier me montrait des photos et des documents et me posait des questions. Quand arriva le temps du transfert au tribunal, les officiers de justice me demandèrent qui devait me fouiller, un homme ou une femme. Je dis que je m'en foutais. Ils dirent qu'il fallait que je réponde. Je dis que qui voudrait le faire le pouvait, que je ne pouvais pas les arrêter. Ils décidèrent de me faire fouiller le bas du corps par un homme et le haut par une femme.

Après le tribunal, je fus chargé dans le fourgon dans un box pour un seul prisonnier, classifiée comme « Femme : à maintenir séparée ». Il y avait plusieurs hommes dans les autres box et l'un d'eux commença à plaisanter, m'appelant sa petite-copine. On nous déplaça un à la fois vers la section homme de la taule, placés en cellules les uns à côté des autres, et les plaisanteries continuèrent. Je jouais le jeu nerveusement. J'avais déjà été en prison pour hommes avant, j'y ai parfois été identifiée comme gay, mais j'avais l'air assez différente à cette époque. Les gardiens virent ce qui se passait et me sortirent après quelques minutes. Ils me demandèrent où je voulais être. Je demandais quelles étaient mes options et ils répondirent probablement l'isolement chez les hommes ou l'isolement chez les femmes. Les autres prisonniers parlaient toujours de moi. Je dis chez les femmes. Ce fut la première affirmation que je fis en réponse à une question de la journée.

Construire et affirmer une identité, sur instagram comme dans une salle d'interrogatoire, est une façon de nous faire parler. La prison doit se montrer inclusive de la diversité de genre, et l'inclusion équivaut à une invitation à

participer : « Où veux-tu être ? ». Devrais-je me sentir heureuse de me voir inclus dans une prison, affirmée en tant que personne trans, quoique ce mot puisse signifier ? Bien sûr que je suis contente de n'avoir pas vécu davantage de violence, mais est-ce que cette expérience tient vraiment lieu d'une victoire pour ceux qui ont milité pour l'inclusion ?³

Il est facile, et pas nouveau, de faire des critiques de l'inclusion, parce qu'il y a tellement de choses que nous préférions demander – je viens d'une tradition anarchiste où c'est ce que le mot « queer » signifie. Cependant c'est différent de partir de ce que l'inclusion nous fait ressentir dans nos corps, comment elle nous façonne. Les façons dont l'exclusion est violente sont souvent évidentes, mais y a-t-il aussi une dimension violente à l'inclusion, quelque chose que nous rejetons à juste titre ?

Comme point de départ on peut se demander comment l'État voit le genre. Que signifie le mot « femme » dans la phrase « prison pour femmes » ? Quelles sont les conséquences de l'inclusion en tant que femme dans une telle prison ? Comment est-ce que l'État comprend le mot « trans » et comment cette compréhension se manifeste-t-elle par des murs et des barreaux ?

L'identité a deux versants, un positif et un négatif. Le négatif renvoie à l'oppression et à la violence, le positif à l'affirmation et à l'appartenance. La première fois que j'ai appris cette distinction, elle portait sur le fait d'être noir-e (je suis blanche). Dans ce contexte, « Noir-e » renvoie à une histoire et à un vécu continu de violence raciste qui produisent certaines personnes comme noires, mais en même temps cela affirme une identité résiliente, une lutte partagée et la culture qui en émerge⁴. Un débat semblable est en cours dans ma région autour de l'identité autochtone et le rôle de l'ascendance, de la culture, de l'appartenance, de la violence, du racisme et de la lutte pour construire ces identités.

Le débat sur l'inclusion trans et le discours officiel d'État insistent sur le versant positif, sur l'affirmation – l'auto-identification comme base d'appartenance à une classe reconnue de personnes (pour moi, celle des femmes). Mais cette positivité n'est qu'un vernis, ce qui s'avère particulièrement évident en ce qui concerne la prison, car entre les murs c'est notre affirmation positive, notre auto-identification qui nous expose au versant négatif de l'identité – à savoir la violence genrée des prisons pour femmes.

Être vrai

Dans le contexte carcéral les femmes existent comme « les autres ». La prison est pour les hommes, la prison est masculine, même si le taux d'incarcération des femmes ne cesse d'augmenter. Dans le contexte du patriarcat, une prison qui « ne voit pas le genre », exposerait les femmes à une violence additionnelle que cette société ne sanctionne pas officiellement. Donc, dans un esprit d'égalité bourgeoise, le système carcéral produit une institution séparée pour les femmes, les regroupant sur la base d'un vécu de violence sexiste. Quand l'État commence à voir sa légitimité menacée par l'expérience de violences similaires des personnes

queers et trans, celles-ci peuvent être ajouté-e-s à cette catégorie pré-existante sans avoir à changer la nature fondamentale de la prison.

Hommes et femmes sont des catégories signifiantes dans la mesure où il existe un vécu du patriarcat propre à chacun; les femmes trans constituent une identité distincte dans la mesure où elles ont aussi une relation spécifique à la violence du patriarcat⁵. La prison fonctionne alors comme une usine : elle trie les corps pour les exposer à des traitements différenciés et les reproduire violemment comme des êtres genrés dans un monde qui a besoin de tels êtres.

Être séparé-e ne veut pas dire être égal-e. La façon dont les gens sont traités dans une prison pour femmes n'est pas la même que dans une prison pour hommes. C'est en partie pour répondre à des besoins différents : des vêtements avec des hauts et des bas séparés plutôt qu'une combinaison, l'accès à des serviettes et des tampons, davantage de travailleurs sociaux, moins d'insistance sur la colère dans les programmes et davantage sur le trauma. D'autres aspects sont manifestement sexistes et correspondent à l'application des normes de genre par la prison : un code vestimentaire stricte, une interdiction de se toucher, une dissuasion pour l'exercice physique, et une tolérance limitée pour les conflits et les bagarres.

Au-delà des traitements différents, mêmes les choses qui sont identiques entre les prisons pour hommes et pour femmes ne produisent pas le même effet : les plateaux repas standardisés, les visites, la surveillance et les fouilles, la présence à la fois de gardiens et de gardiennes. Les deux expériences de ces mêmes éléments ont des effets très différents. Développons un de ces exemples :

Les prisons provinciales des hommes et des femmes dans l'Ontario servent exactement la même nourriture. Dans la prison pour hommes, on la trouve souvent insuffisante, en partie parce que l'exercice joue un rôle important dans la culture des prisonniers ; il n'est pas rare que les prisonniers sortent de prison en meilleure forme et plus musclés qu'à leur entrée. Dans les prisons pour femmes, s'exercer est fortement déconseillé entre prisonnières et parfois les gardiens le traitent comme une violation des règles. Il est courant pour les prisonnières de prendre du poids rapidement tout en ayant une baisse globale de condition physique du fait d'une inactivité imposée. La société dans son ensemble traite la grosseur de façon fort différente pour les hommes et pour les femmes, donc cette prise de poids est souvent accompagnée de honte et vient jouer avec des troubles alimentaires et d'autres enjeux de santé mentale.

Des repas égaux dans une société profondément inégale produisent un impact global négatif sur les prisonnièr-e-s dans les établissements pour femmes – la prison nuit et contrôle autant par ce qu'elle donne que par ce qu'elle enlève. En ce sens, la prison pour femmes reproduit une vision spécifique du patriarcat à travers les formes de nuisance qu'elle cause et les dynamiques toxiques qu'elle encourage. Nous pourrions faire une analyse semblable de la façon dont les expériences de violence sexuelle et d'objectification rendent les fréquentes fouilles au corps plus pernicieuses, tout comme la présence de gardiens hommes t'observant à tout instant. Ou comment les systèmes de visites et de téléphones restrictifs viennent jouer avec le fait que les prisonnières ont beaucoup moins d'accès à des ressources et à du soutien extérieur que ce à quoi ont accès les prisonniers du côté des hommes.

Pour en revenir à mon histoire, je finis en isolement chez les femmes à la fin de cette première journée. Ce qui est plus ou moins la même chose que l'isolement chez les hommes, superficiellement du moins. La cellule fait à peu près la même taille, son agencement est le même, tout comme le sont les règles étranges comme ne pas avoir droit à des chaussures, et comme la télé qui est à l'extérieur de ta cellule et n'a pas de son. J'ai fini par rejoindre un bloc normal avec d'autres prisonnièr-e-s que le système considérait comme des femmes, mais ça a pris du temps.

Beaucoup de choses horribles se passent en prison. Une grande partie n'en sort jamais, ne devient jamais visible pour ceux qui sont à l'extérieur. Mais il y a des exceptions, la plus notable étant la mort. Si à l'heure actuelle les prisons provinciales dans ma région font l'objet d'une réorganisation pour réduire le nombre de morts par overdose, ce n'est pas parce qu'ils se soucient des prisonniers, mais parce que un corps qui en sort en tant que cadavre est impossible à ignorer. Ils préféreraient ainsi que les prisonniers n'aient aucune activité, aucun livre et aucune lettre plutôt que de risquer que du fentanyl ne puisse trouver son chemin vers l'intérieur. De même, les prisons ne peuvent cacher les grossesses.

Dans son entreprise de tri des corps, la prison a considéré mon corps comme une source potentielle de violence dont l'évitement (ou la gestion) est à l'origine de l'existence des prisons pour femmes. Lors de mes premiers jours en isolement chez les femmes, on m'a dit que je sortirais de l'isolement seulement si je pouvais prouver que j'étais incapable d'avoir une érection. Je n'ai pas mordu à l'hameçon, j'ignore donc ce que le «prouver» aurait pu impliquer. Mais il y a d'autres façons par lesquelles la prison s'assure que tu n'es pas une menace : ils regardent si tu prends des hormones et quelles sont tes doses, ils observent comment tu te présentes à l'intérieur des murs comme à l'extérieur, à ce pourquoi tu te bats contre eux (combien de fois tu les supplieras à la fenêtre de ta cellule d'isolement pour obtenir un rasoir ?). Ils évaluent aussi comment les autres prisonnièr-e-s réagissent face à toi.

À un moment, un sergent est venu et m'a dit que j'avais dix minutes pour me préparer, que j'allais visiter un bloc. Je résistais en disant qu'on ne m'avait pas encore donné de rasoir, alors ils m'en ont ramené un, mais sans déborder sur les dix minutes. Heureusement, comme ça faisait maintenant un mois que j'étais à l'intérieur, des gens m'avaient envoyé de l'argent, donc j'avais déjà pu me procurer du maquillage à la cantine. Je me suis donc précipitée avec le rasoir merdique et j'ai réussi à appliquer du fond de teint sur les coupures avant que ne soient revenus les matons pour m'emmener dans un bloc avec trente autres prisonnièr-e-s.

Je n'ai jamais vécu quoique ce soit de semblable au fait d'entrer pour la première fois dans un nouveau bloc. La seule chose qui change en prison d'un jour à l'autre, c'est les gens, donc tous le monde se scrute les un-e-s les autres et les nouvelles personnes sont de vraies curiosités. Tu dois te rendre inintéressant-e, mais évidemment les gardiens m'avaient amené là pour qu'on parle de moi.

Je n'ai passé que quelques minutes dans le bloc durant ma «visite». Quelques personnes m'ont parlé, tout le monde m'a regardé et on m'a sorti à nouveau. C'était profondément gênant. J'ai réussi le test, c'est ce qu'on m'a expliqué plus tard, et ça avait à voir avec le son de ma voix, si je pratiquais le *tucking*, ce à quoi je ressemblais et comment je bougeais. J'ai une petite corpulence et on m'a dit que ça a aussi aidé. Les prisonnièr-e-s avec lesquel-le-s les gardiens parlèrent se trouvaient d'accord pour dire que j'étais «vraie», alors on m'a bougé dans ce bloc le soir-même.

J'ai entendu beaucoup d'histoires à propos de «fausses» femmes trans, expression qui peut signifier que des femmes trans n'ont pas un bon *passing*, mais la plupart du temps ça désigne celles qui n'en font pas l'effort. J'ai entendu mes co-détenu-e-s décrire des agressions ou des avances de la part de femmes trans alors qu'elles étaient à l'intérieur. Je n'ai aucune raison de douter de leurs expériences, car on a passé des mois ensemble et on a fini par se connaître assez bien. Un certain nombre de personnes qui m'ont raconté ces faits étaient aussi les plus accueillant-e-s avec moi, personnellement. Il semblerait que ce mépris pour les «fausses» femmes trans était proportionnel avec combien mes co-détenues pensaient que les «vraies» devaient être incluses.

Les «vraies» femmes trans ne se battent pas, ne crient pas avec des voix masculines, ne font pas de pompes et ne draguent pas d'autres femmes; à l'inverse, les «fausses» femmes trans aiment tyranniser les autres, font monter leur voix dans les aiguës sauf si ça peut servir à intimider, ne veulent pas d'un corps féminin et leur sexualité est celle d'un homme hétéro. Ça me fait ressentir un truc dégueulasse de répéter ce discours qui fait écho à la pire propagande anti-trans. Pourtant, je pense que dans le contexte de la prison, c'était aussi une façon pour ces gens, dont je sais qu'elles ne détestent pas les femmes trans, d'essayer de se protéger les unes les autres.

La distinction entre «vraie» et «fausse» est encore plus bidon que le genre lui-même, mais je veux assumer la manière dont j'y ai participé. Au début d'une période d'un an et demi, dans laquelle j'ai fait trois passages en taule, je suis passée de non-binaire féminin à faire de mon mieux pour avoir un bon *passing* de femme. Par certains aspects, ce processus s'est avéré très satisfaisant et peut-être que j'aurais fini par le faire de toute façon. Par d'autres, une bonne partie de ma motivation était de ne pas avoir à passer des mois et des mois en isolement. Je comprends encore mon identité de genre comme étant – par essence – imposée, et je m'efforce encore d'avoir un bon *passing*, même si ça fait maintenant presque un an que j'ai entendu pour la dernière fois la porte d'une cellule se refermer derrière moi.

Ceci dit, je ne pense pas que ce soit un problème d'attitudes individuelles – pas les miennes, pas celles de mes co-détenu-e-s, pas même celles des gardiens-. Je pense que la compréhension progressiste et purement positive du genre est fausse et nuisible, ce que l'adoption par le système carcéral de l'auto-identification du genre a rendu encore plus évident. Je compte développer plus ce point, mais j'y reviendrai plus tard, car je veux d'abord vous raconter une histoire que j'ai entendue à l'intérieur.

Quand identité signifie accès

L'État a une règle selon laquelle il doit fournir des repas répondant aux régimes alimentaires religieux, parmi lesquels le plus compliqué est le kasher, puisqu'il ne s'agit pas que de remplacer une chose par une autre. Donc, les prisons de l'Ontario ont signé un contrat avec une entreprise privée pour les repas kasher, qui sont souvent d'une qualité bien meilleure que les repas standards. Ça fait que les prisonniers essaient constamment de convaincre l'institution qu'ils sont juif-ve-s, de façon à accéder à de la meilleure nourriture. Les prisons sont alors dans un rôle de contrôle de l'identité juive et fabriquent toute sorte d'obstacles pour ceux qui essaient sincèrement d'observer des règles religieuses.

J'ai entendu récemment qu'un bloc de la prison pour hommes adjacente avait essayé de régler ce problème une fois pour toute en déposant une plainte pour violation des droits de l'homme concernant l'accès aux repas kasher. Ils soutenaient que les règles alimentaires suivies par les personnes juives sont également celles présentées dans les Écritures observées par d'autres religions; il s'ensuit donc que toute personne observant les Écritures Saintes devrait avoir accès à de la nourriture conforme à ces règles. Le tribunal leur a donné raison et, tout d'un coup, des centaines de prisonniers exerçaient leur tout nouveau droit d'accès à de la nourriture kasher. Ça entraîna l'effondrement de l'approvisionnement de repas kasher (ou du moins de la ligne budgétaire correspondante), ce qui a eu pour conséquence que la plupart des prisonniers juifs furent poussés à prendre le régime vegan, puisque les repas kasher se raréfiaient.

Je ne sais pas si cette histoire est vraie. Je ne peux en retrouver aucune trace sur google. Mais j'ai été témoin, autant en tant que prisonnière qu'en tant que personne solidaire, de plusieurs moments de lutte de prisonnièr-e déclenchés au Canada dont la revendication pour l'accès à une meilleure nourriture pour tou-te-s tenait lieu de poudrière. Même si cette histoire n'est qu'une fable, elle souligne certaines dynamiques sur la façon dont le changement – sur des bases d'identité – se produit.

Le système carcéral a été obligé d'accepter une définition élargie d'une classe reconnue de personnes et, de ce fait, de fournir un ajustement lié à cette classe, à plus de prisonniers. Autant le système que les prisonniers comprirent cette ajustement comme un privilège dont l'obtention représentait une amélioration des conditions de vie des prisonniers, aussi bien qu'une obligation financière accrue pour l'institution. La prison a alors refourgué ce fardeau à un autre groupe de prisonniers (ici, les prisonniers juifs pratiquants dans leur vie hors murs) tout en essayant de limiter l'accès à l'ajustement (ou au privilège) sur une base différente, plutôt que de remettre en cause l'identité de qui que ce soit.

Vous aurez sans doute deviné où je veux en venir, mais laissez-moi le développer. Le système nécessite d'étendre son contrôle sur le genre pour tenir compte de l'auto-identification, ce qui entraîne une augmentation du nombre de personnes

assignées homme à la naissance placées en prison pour femmes⁶. Il crée également un chemin plus facile pour quiconque voudrait bouger d'une prison pour hommes vers une prison pour femmes. Les conditions dans les deux établissements sont différentes, comme je l'ai expliqué plus haut, et cette différence se fonde sur la réduction ou la gestion de la violence à laquelle font face les personnes que le système considère comme femmes.

La violence dans les prisons pour hommes, en Ontario comme ailleurs, peut être intense, ce qui fait que beaucoup de gens ont leurs raisons de vouloir y échapper, pas seulement les femmes trans. Les prisons pour hommes essaient de répondre à ce besoin (parce que la prison a du mal à dissimuler les visites à l'hôpital, tout comme les cadavres et les bébés) avec la Détention protégée (DP), ce qui revient plus ou moins au même que la Population générale (PG), à la différence que toutes les personnes qui s'y trouvent ne se sentaient pas en sécurité dans un bloc normal⁷. Beaucoup de queers finissent en DP, mais c'est aussi l'endroit où finissent les personnes accusées de crimes d'ordre sexuel ou de violence contre des enfants, tout comme les personnes qui ont trop de conflits, qui sont dans le mauvais gang, qui ont une mauvaise réputation, qui étaient dans les forces de l'ordre... L'admission en DP est volontaire, les prisonniers doivent juste en faire la demande, mais une fois que tu es en DP, c'est la plupart du temps impossible de revenir sur ce choix. Au fil du temps, il en résulte que le nombre de prisonniers en DP et en PG se ressemble de plus en plus, tout comme leurs niveaux de violence.

Alors où va-t-on pour échapper à la violence de la DP ? Il y a eu un développement de nouvelles formes d'isolement ces dernières années⁸. De plus en plus de queers se retrouvaient à purger la totalité de leur peine en isolement, ce qui ne fait qu'aggraver le problème préexistant de surpopulation dans les prisons en Ontario. Les unités d'isolement ne peuvent la plupart du temps pas être aussi densément peuplées, et le système carcéral veut disposer de l'espace à sa discrétion. Les personnes trans, en particulier, finissent la plupart du temps seul-e en cellule, au lieu de deux ou trois personnes par cellule comme pour d'autres.

Déplacer les personnes trans vers un autre établissement où iels seraient placé-e-s dans un bloc normal est donc une réponse partielle à la surpopulation. Ça signifie aussi que s'identifier comme trans donne à des prisonnièr-e-s, qui ne se seraient peut-être pas identifié-e-s comme trans autrement, une option additionnelle pour échapper au choix entre violence et isolement. Je crois que peu de gens agissent ainsi de façon tout à fait cynique et que pour beaucoup, ça ressemble plutôt à mon processus à moi de transition de non-binaire vers une présentation qui correspond à l'idée que se fait la prison (et la société en générale) d'une «vraie» femme (trans). Aussi, la violence carcérale s'abat de façon disproportionnée sur ceux dont la santé mentale les rend incapables de se conformer à l'environnement social rigide, qui est lui-même une réponse à la surpopulation et à l'incarcération elle-même.⁹

La pression pour s'identifier à un genre auprès de la prison commence de plus en plus à ressembler à la pression pour s'identifier devant un flic qui t'arrête. C'est une invitation à participer à ce que le processus de contrôle de ton corps se passe en douceur sans trop te blesser. Je me souviens que quand je pleurais dans la salle d'admission, ce n'était pas que je refusais encore de leur dire quelles cases cocher,

mais que je n'avais juste pas le bon type de réponses. Finalement, j'en arrivais à une réponse qui me fit obtenir ce dont j'avais besoin à la fin de cette très longue journée – un lieu sûr où dormir.¹⁰

J'avoue que certains s'identifient comme trans cyniquement, tout comme ces prisonniers qui se battent pour être identifié-e-s comme des «gens du Livre» afin d'avoir accès aux repas kashers de meilleure qualité. Mais c'est une très petite minorité. Néanmoins, la prison pour femmes vient jouer un rôle de «super DP» dans le système carcéral global.

Toujours contre la prison

J'ai passé beaucoup de temps à discuter de ce sujet avec d'autres prisonnièr-e-s, aussi bien cis que trans. Peut-être que ce n'est pas un problème que la prison pour femmes soit également une super DP. La coercition et la violence font partie de l'identité de toute façon, donc c'est peut-être dans la culture entre prisonnier-e-s dans les prisons pour femmes qu'il faut gérer ce changement. C'est ça l'idéal progressiste, non ? Que des dirigeants éclairés décident des droits des gens et que l'exigence de respecter ces droits constitue l'unique limitation à notre liberté ? Parce que l'oppression n'est qu'une question de comportement individuel, non ? Donc, heureusement que le système carcéral a collé des posters Personne Gingembre™ dans toutes les blocs de la prison pour femmes, de façon à ce que les prisonnièr-e-s puissent s'éduquer et préserver cet endroit comme un lieu sûr¹¹. Je ne plaisante pas; c'est vraiment là, juste à côté de l'imprimé obligatoire de nos droits, une douzaine de pages sous un panneau en plastique, et dont la typographie est si petite que ça en est illisible.

Toute personne qui se soucie de l'inclusion des trans, qui a pu lutter dans les campagnes que l'État vient de récupérer et de régurgiter sous la forme du projet de loi C-16, devrait examiner honnêtement ce que fait le système carcéral de leur projet. Le voir sous cette forme grotesque devrait ébranler notre analyse du genre et de l'inclusion de façon à la rendre plus riche et nuancée. Parce que l'auto-identification comme base d'inclusion en prison est intenable. Quand il y aura une réaction anti-trans au niveau législatif, on ne manquera pas d'histoires d'horreur venant de la taule pour alimenter l'indignation.

Et c'est pas du fait que certaines meufs trans sont «fausses», ni parce que certaines meufs trans reproduisent un comportement prédateur, qu'ont certaines prisonnières cis aussi. Il est évident que c'est injuste de tenir responsable un groupe entier de personnes pour les choses merdiques que font quelques individus de ce groupe. La réaction viendra parce qu'il ne suffit absolument pas de coller au système carcéral une vision positive de l'identité de genre.

Il me semble important qu'il y ait une critique du projet de loi C-16 et de sa mise en œuvre qui provient de queers et de personnes porteuses d'un projet d'émancipation – et pas seulement d'opportunistes qui haïssent les personnes trans, comme Jordan Peterson (prof canadien devenu philosophe de droite). Je ne

considère pas l'État comme un agent de changement social positif, mais même ceux d'entre vous qui le voient ainsi devraient se demander s'il n'existe rien à critiquer du projet de loi C-16, comme si Trudeau -le premier ministre canadien- avait tapé dans le mille du premier coup.

Pour ceux en-dehors du Canada, peut-être que voir comment l'inclusion trans progressiste s'est jouée ici s'avérerait utile pour éviter les écueils dans lesquels nous avons échoués. C'est un autre sujet, mais une analyse de comment s'est jouée l'inclusion trans dans le milieu brutal de la prison pourrait bien révéler certaines faiblesses dans l'auto-identification comme base du genre ailleurs.

Le système carcéral pourrait réagir de différentes manières face à ces contradictions, mais d'abord une petite histoire : il y a eu quelques gardien-ne-s queers avec lesquels j'ai interagi dans la prison pour femmes. L'une était une femme trans qui, en me fouillant au corps, m'a dit «On a eu de grands progrès ces dernières années, les choses s'améliorent.» Mais celui avec qui j'ai interagi le plus régulièrement travaillait dans mon bloc et se montrait assez amical avec moi. Un jour, il brutalisa une de mes amies en vidant une bombe au poivre dans ses yeux à quelques centimètres de distance tandis qu'un autre gardien la maintenait au sol. On lui donna un sale surnom en référence à cet événement, et il se plaignit auprès de la direction afin que nous arrêtions de le «harceler». Plus tard il a eu une mammectomie, et me l'annonça avec enthousiasme pendant que je faisais la queue pour les médocs, et je regrette d'avoir alors fini par l'en féliciter.

Une des premières façons dont le système pourrait réagir serait de mettre les bouchées doubles dans l'amélioration de son projet d'inclusion, peaufinant ses politiques trans et résolvant les problèmes en cours. J'espère que des histoires comme celle-ci pourront aider à nous convaincre que leurs efforts en ce sens ne répondent en rien à nos besoins. Je m'en fiche de l'identité de genre du gardien qui me brutalise, de la même façon que leurs ajustements pour mon identité de genre ne m'ont pas rendue plus libre¹².

De plus, le système carcéral pourrait se replier sur ses origines en appliquant un modèle de contrôle par la séparation. On entend beaucoup parler d'une unité spéciale pour les queers, voire même d'un établissement séparé. Le statut des personnes queers ne serait plus à mi-chemin entre la prison pour hommes et celle pour femmes, mais entre la prison 'normale' et la prison psychiatrique, ce qui constitue déjà la façon dont le système gère les formes de déviations qu'on ne peut nous reprocher. Nous devrions nous opposer à ça, tout comme nous nous opposons à tout développement du système carcéral.

En tant qu'anarchiste, je suis bien entendu contre toutes les prisons et je ne vais pas offrir de suggestions de politique. J'écris peu de temps après le meurtre de George Floyd par la police de Minneapolis et après l'énorme rébellion qui s'en est suivie, à un moment où les critiques contre la police et la prison se sont propagées comme je n'aurais jamais pensé le voir. Ça m'a motivé à enfin finir ce texte plutôt que de continuer à me trimballer ces expériences à l'intérieur, parce que je pense que les espaces féministes et queers pourraient faire plus pour construire une hostilité envers les flics et les prisons, à leurs manières. Je vis pour voir le jour où tou-te-s ceux dont la vie a été impactée par la prison se rassembleront pour les

détruire, et laisser le champ libre aux pigeons et à la pluie. Nous planterons des arbres fruitiers sur leurs ruines et nous ferons un feu de joie des uniformes de prisonnier et de gardien. Je sais que la fumée emportera avec elle certains aspects du cauchemar genré dans lequel nous vivons tou-te-s, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur des murs.

Postscriptum : Ça fait quatre mois que la parution de la version anglaise de ce texte est sortie, et je veux y ajouter un petit mot pour l'occasion de sa traduction vers le français. Si je n'ai guère traité de la race dans ce texte, c'est parce que j'hésitais à raconter des histoires qui ne sont pas les miennes ou d'en faire une analyse à la noix. J'aurais dû trouver la manière d'en parler, mais mieux vaut tard que jamais.

Je n'ai rencontré aucune autre femme trans blanche en prison, elles étaient toutes noires ou autochtones, et j'avais beaucoup moins d'ennuis qu'elles. Elles finissaient presque systématiquement en DP ou restaient en isolement. Impossible de savoir dans quelle mesure c'était dû au niveau de soutien extérieur dont j'ai profité en tant que prisonnière anarchiste; mais le fait est que si toutes les femmes trans ont plus de chances de vivre dans la misère et de finir en taule, c'est autrement plus dur pour les femmes trans racisées.

Comme je l'ai expliqué plus haut, il est nécessaire d'avoir un bon *passing* pour sortir d'isolement et de se faire accepter par les autres prisonnières aussi bien que par le système. Des féministes racisées ont démontré que les standards de beauté sont blancs, et on pourrait en dire autant pour le *passing*, qui nous demande (le plus souvent) de jouer sur des notions de féminité stéréotypées. Si, dans les sociétés canadienne et française, on dressait le portrait de ce qu'est une vraie femme, belle et élégante, respectable, ce serait sans doute celui d'une femme blanche.

Pour avoir un bon *passing*, la couleur de ma peau me facilite beaucoup la tâche, au moins autant que ma petite corpulence. Le système carcéral a décidé que j'étais une «vraie» femme trans qui ne méritait pas une expérience de violence accrue, pour les mêmes raisons que la société accepte que je bosse dans le service aux clients. Ce sont des boulots de merde, mais c'est encore pire de ne pas pouvoir obtenir un boulot de merde quand on en a besoin. Dans ces deux cas, la race vient jouer avec l'identité de genre et faire que les politiques d'inclusion ne sont que pour certains. Ce qui n'est nullement un argument pour une meilleure inclusion, mais pour la nécessité de la critiquer et de concevoir une autre manière de penser le problème.

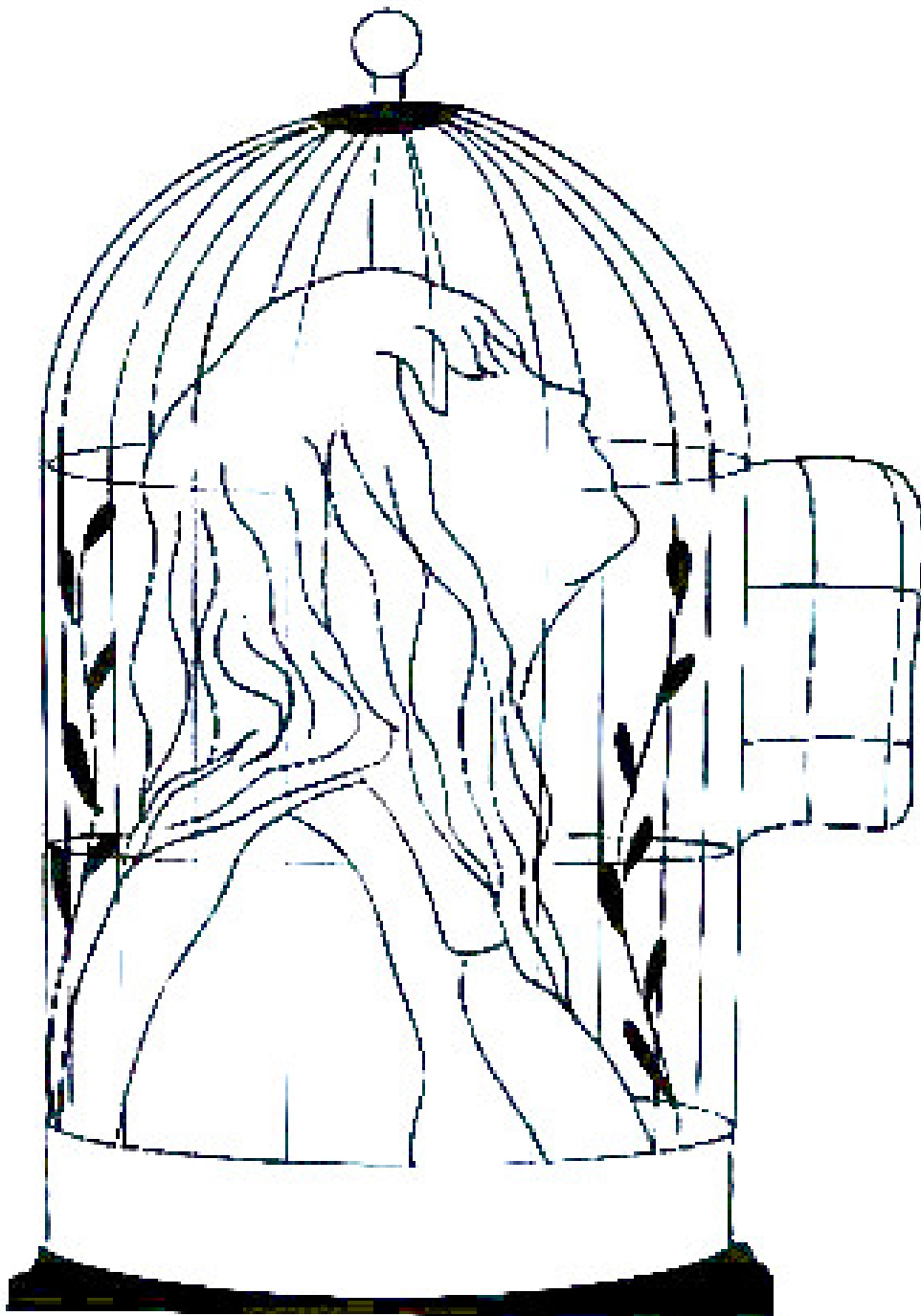
Galérer davantage en taule -comme économiquement- fait que le cycle de traumatisme, d'instabilité et de criminalisation se répète de plus belle en dehors des murs. La régulation du genre par la prison nuit à tout le monde, mais pas de la même manière. Ce n'est pas nouveau de dire que la prison réserve un traitement différencié selon la race, mais la race entre également dans la reproduction du genre à l'intérieur des murs au moment du tri des corps.

Dans ce texte je voulais insister sur la violence de l'inclusion non pas pour minimiser la violence de l'exclusion, mais pour réfuter l'idée progressiste que

l'inclusion est la réponse à l'exclusion. L'expérience des prisonnièr-e-s trans n'est qu'un énième exemple qui montre que ce ne sont que les deux faces d'une même pièce.

Anonyme
Été 2020

- Ce texte se veut un point de départ et j'espère que d'autres personnes l'étofferont. Il n'est pas signé, même si je sais bien qu'il n'est pas très anonyme. Si tu veux me contacter pour me faire des retours, c'est possible (en anglais et en français) à l'adresse de la brochure.



Notes :

1- Voici un résumé du projet de loi C-16, comme il apparaît présenté dans la proposition de loi : « Le texte modifie la Loi canadienne sur les droits de la personne afin d'ajouter l'identité de genre et l'expression de genre à la liste des motifs de distinction illicite.

Il modifie également le Code criminel afin d'étendre la protection contre la propagande haineuse prévue par cette loi à toute section du public qui se différencie des autres par l'identité ou l'expression de genre et de clairement prévoir que les éléments de preuve établissant qu'une infraction est motivée par des préjugés ou de la haine fondés sur l'identité ou l'expression de genre constituent une circonstance aggravante que le tribunal doit prendre en compte lorsqu'il détermine la peine à infliger. »

<https://www.parl.ca/DocumentViewer/fr/42-1/projet-loi/C-16/premiere-lecture?col=2>

2- Mon vécu n'est pas le même que tou-te-s, je ne peux m'exprimer pour le vécu de tou-te-s les personnes trans. Quelques notes me concernant pour aider à contextualiser :

- Je suis blanche et je ne fais donc pas face au même niveau de criminalisation dans ma vie quotidienne, ni au même niveau d'hostilité au sein du système carcéral. Les prisonnièr-e-s trans noir-e-s et autochtones avec lesquels j'ai interagi ont souvent fait face à bien plus de violence et de refus autour de leur identité de la part du système carcéral que ce que j'ai pu connaître, ce qui est logique puisqu'ils subissent également plus de violence et d'exclusion à l'extérieur.

- Je n'ai jamais été à l'intérieur pour autre chose que de l'activité anarchiste, c'est donc une énorme différence en terme d'expérience par rapport à quasiment toutes les personnes que j'ai pu rencontrer à l'intérieur, et je reçois bien plus de soutien extérieur. J'ai été incarcéré-e en 5 occasions séparées qui, accumulées, équivalent à à peu près un an, ce qui est long sous certains aspects, mais ce qui ne l'est pas du tout comparé à un bon nombre de personnes.

- À savoir aussi que les hommes trans sont dans une position différente relative à ce que je décris dans ce texte. Les hommes trans à qui j'ai parlé ont dû choisir entre arrêter de prendre de la testostérone ou rester en isolement, donc la question de l'inclusion n'est pas la même pour eux.

3- Je ne blâme pas les prisonnièr-e-s de mes mauvaises expériences autant que je blâme l'institution déshumanisante qui expose toute différence à une telle pression intense.

4- Au-delà de l'élément de l'identité, je n'aurais pas l'analyse que j'ai de la prison sans les écrits et l'exemple des radicaux noirs. Lire Assata Shakur, George Jackson et Kuwasi Balagoon dans la prison des hommes, et en discuter avec d'autres prisonnier-e-s a été assez formateur pour moi.

5- Bien que je comprenne pourquoi ce cadre existe, insister sur le fait que « les femmes trans sont des femmes » est trop simpliste. La plupart d'entre nous avons grandi avec des privilèges masculins et nous ne comprenons pas ce que ça signifie d'être produit comme femme depuis la naissance ; de même, l'exclusion et la

violence auxquelles les femmes trans font face dans la société ne sont pas les mêmes que celles auxquelles les femmes cis font face. Personne ne prétend que les femmes cis comprennent l'expérience d'une femme trans juste parce que « nous sommes toutes des femmes ». On n'a pas besoin de débattre si une forme de violence est pire qu'une autre, il suffit de dire qu'elles sont différentes. La différence ne veut pas dire que l'inclusion n'a pas lieu d'être (je ne vous demande pas d'attendre de rentrer chez vous pour pisser). C'est un argumentaire contre le fait de laisser la nécessité de l'inclusion – du fait de besoins similaires de sécurité dans le monde tel qu'il est – nous mener à une idée du genre qui aurait été réduite à ses dimensions positives. De même, il y a une différence entre le fait de s'identifier en tant que quelque chose et le fait d'être identifié ainsi. Que les deux coïncident ou non pour une personne donnée mènera aussi à une expérience de la violence différente. Problématiser des catégories comme homme/femme (ou cis/trans) est certes utile, mais je ne veux pas qu'on aplatisse les choses et qu'on finisse avec une capacité moindre à discuter de nos expériences différentes de la violence systémique.

6- Il y a eu de rares femmes trans dans les établissements pour femmes depuis au moins les années 80, mais la majorité des femmes trans étaient dans les prisons pour hommes.

7- Je sais que toutes ces classifications peuvent porter à confusion pour quelqu'un qui n'a pas fait de taule avant, donc je vais expliquer un peu ici. DP (Protective Custody, PC, en anglais) et PG (General Population, GP) se ressemblent : même emploi du temps, même niveau de surpopulation, même (manque d')accès à des programmes. C'est pas l'isolement, tu es toujours avec beaucoup d'autres personnes et tu partages toujours une cellule.

8- C'est en parti en réponse aux verdicts de tribunaux canadiens qui limitent la capacité du système carcéral à utiliser l'isolement comme punition.

9- Soyons clairs, les prisons pour femmes ne sont pas un espace safe pour les queers. Par exemple, j'ai pu être témoin de situations où des personnes queers assignées femmes à la naissance étaient ballottées d'une relation à l'autre avec des femmes cis dures-à-cuire qui vivaient à hétéroland en dehors de la taule. Les personnes queers pensaient au début être dans une espèce de camp d'été gay, mais iels ont fini par se rendre compte qu'iels étaient dans une situation qu'il ne serait pas facile de quitter ou de changer.

10- Cette pression sur l'identité de genre des prisonnièr-e-s n'est pas qu'une question trans. J'ai vu la façon dont les hommes dans les prisons pour hommes font face à une pression à performer de l'hypermasculinité. De même, la prison pour femmes reproduit les individus comme des victimes sans défense en les dépouillant de leurs options et de leurs soutiens tout en jouant avec leur trauma. Le genre de presque tout le monde est examiné et changé par la prison. Il y a néanmoins une expérience distincte à celle-là liée au fait d'être trans, et c'est ce qui m'intéresse le plus ici.

11- La Personne Gingenre (en anglais The Genderbread Person) est un outil éducatif sous forme de poster visant à expliquer les différences entre genre, sexe

et sexualité, dans le cadre d'une vision extrêmement progressiste du genre.
<https://www.genderbread.org>.

12- C'est d'une ironie étrange que le syndicat des gardiens ait réussi à obtenir l'acceptation de l'identité de genre de leurs travailleurs avant que le système n'en soit arrivé à faire de même pour les prisonnier-e-s. Il y a eu des femmes trans gardiennes dans les prisons pour femmes bien avant la Bill C-16.



Traduction depuis l'anglais

Juillet 2023

Pour recevoir la brochure ou pour toute correction,
remarque, critique : atropa@mortemale.org

